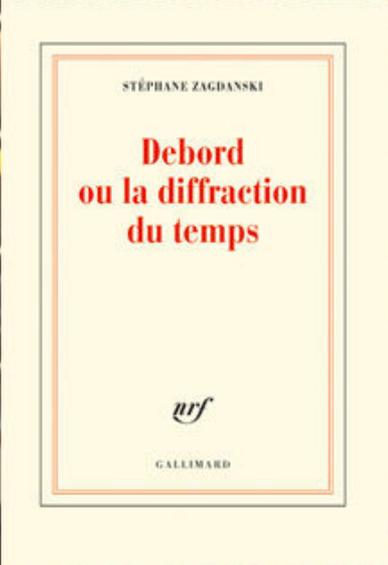


Coup de maître

Extrait de *Debord ou la diffraction du temps*



STÉPHANE ZAGDANSKI

**Debord
ou la diffraction
du temps**

ur

GALLIMARD

Mk2 Livres et les éditions **GALLIMARD**
vous invitent à rencontrer **STÉPHANE ZAGDANSKI**
à l'occasion de la parution de son nouveau livre

DEBORD OU LA DIFFRACTION DU TEMPS
Jeudi 24 avril 2008

19H00 Rencontre à la librairie
20h30 Projection du film de GUY DEBORD **IN GIRUM IMUS NOCTE
ET CONSUMIMUR IGNI** (Billets en vente avant la séance)

mk2 128/162 avenue de France
livres 75013 Paris
01 44 24 74 56

Stéphane Zagdanski

Coup de maître

« Je ne puis admettre d'opération véritablement géniale », écrit Clausewitz en 1804, « que celle qui vise au cœur de la monarchie ennemie; au lieu donc de grignoter les frontières, il faut pousser aussi loin que possible à l'endroit où une opération heureuse les a ouvertes, et donc ne pas cesser d'y concentrer toutes ses forces. »

La Société du Spectacle ressortit à une telle opération. Jamais depuis *Le Capital* une théorie critique aussi cohérente de l'ensemble du système économique-politique moderne n'avait été élaborée. Sont analysés par Debord non seulement le capitalisme et ses rouages, mais surtout son « langage » (son idéologie) – la façon dont il communique sa vision du monde et organise la communication entre ceux qui sont voués à cette vision.

L'idéologie est une glaciation langagière qui ne craint rien tant que la braise vivante du temps. Or le propre de l'idéologie capitaliste moderne consiste à se communiquer à ceux qui s'en déclarent le plus éloignés et antagonistes. Debord réfute l'idée, imposée par les accords de Yalta, d'une planète scindée en deux camps adverses dont les conceptions du « bonheur » humain et des moyens de l'atteindre seraient radicalement divergentes. Enfantés par la même civilisation industrielle, faux rivaux rivés l'un à l'autre par leur dévoration concurrentielle du monde en vue de laquelle *tout* – la société, la culture, la

politique, la nature – s’organise, rejetons des mêmes procédés d’aliénation et d’exploitation du temps quotidien au service de la valeur d’échange, domestiques de la même Reine Mère – la Marchandise –, Capitalisme et Bureaucratie *parlent cette même langue* que Debord désigne sous le nom de « spectacle », lequel est la forme parachevée de la séparation, autrement dit – en un sens largement plus radical que chez Feuerbach – de la dépossession, de la spoliation chez chacun de tous ses choix de vie.

« C’est la lutte de pouvoirs qui se sont constitués pour la gestion du même système socio-économique, qui se déploie comme la contradiction officielle, appartenant en fait à l’unité réelle; ceci à l’échelle mondiale aussi bien qu’à l’intérieur de chaque nation. »

La séparation est inscrite dans les gènes de l’industrialisation, « système économique fondé sur l’isolement » et assurant la « production circulaire de l’isolement ». La « séparation achevée » (titre du premier chapitre de *La Société du Spectacle*), désigne la misère de la vie quotidienne à la fois en Occident – masquée sous le fantasme de l’abondance – et dans les pays de l’Est où le désarroi quotidien est lui aussi dissimulé, certes sous une forme nettement plus grossière de propagande, derrière ce qu’il n’est pas.

Or, si Debord évoque un « achèvement » de la séparation, c’est précisément que celle-ci n’est pas un *effet* mais le *fondement* du mode de vie dans les sociétés industrialisées, qu’elles soient formellement capitalistes ou totalitairement bureaucratiques comme en URSS et en Chine.

Le Spectacle est un *processus* récent aux très lointains tenants métaphysiques, dont nous vivons les abrutissants aboutissants à chaque seconde de notre vie quotidienne. Il n’y aurait jamais eu d’industrialisation du monde si les hommes en Occident n’avaient été traditionnellement expropriés de leur « vie directement vécue » par la *représentation* qu’ils s’en faisaient et que la

société leur imposait séculièrement de l'enfance à la mort. « Le spectacle », écrit Debord dans la thèse 19, « est l'héritier de toute la *faiblesse* du projet philosophique occidental qui fut une compréhension de l'activité, dominée par les catégories du *voir*... » Voilà pourquoi, dans le Spectacle, « le plus moderne est aussi le plus archaïque », et pourquoi celui-ci est « la reconstruction matérielle de l'illusion religieuse » où le pouvoir – et la soumission à sa hiérarchie conséquente – se rendait incontournable puisqu'exilé dans un ciel qu'il s'agissait de contempler seulement, en adorant ses ordres et agréant son ordonnancement.

Dans une lettre à Juvénal Quillet du 14 décembre 1971, Debord revient sur les quinze premières thèses de *La Société du Spectacle*.

« *Voilà le capitalisme aujourd'hui.* » Telle est, dit-il, la conclusion. Quant à la genèse de sa si fameuse et si déformée notion de *spectacle* :

« J'en suis venu à ce concept par l'expérience réelle, quoique très “avant-gardiste”, de l'activité révolutionnaire dans les années 50 et 60 – mais le phénomène est bien plus ancien: il a ses bases dans la pensée grecque; il grandit vers la Renaissance (avec la pensée capitaliste); et plus encore au XVIII^e siècle, quand on a ouvert au public les collections comme *musées*; il apparaît sous sa forme achevée vers 1914-1920 (avec le “bourrage de crânes” de la guerre, et les effondrements du mouvement ouvrier). »

Comme dans tout bon traité stratégique, l'analyse des combats du passé vise la compréhension la plus aiguë des batailles à livrer au présent pour leur assurer les meilleures chances de succès envisageable. Ainsi, en même temps qu'une analyse inédite du capitalisme planétaire, *La Société du Spectacle* livre une foudroyante théorie de la révolution encore à faire, laquelle repose essentiellement sur l'interprétation des revers de toutes celles déjà tentées.

Plâtre de l'idéologie

La séparation la plus sournoise débusquée par Debord afflige le mouvement ouvrier et tous ses théoriciens depuis 1917, qui dissocient la théorie de la pratique et replâtent cette fissure honteuse à grandes truellées d'idéologie révolutionnaire.

Si le capitalisme est l'ennemi à abattre, la cible privilégiée de Debord demeure la méprisable gauche européenne – soit le troupeau des falsificateurs pseudo-révolutionnaires : staliniens, socialistes, maoïstes, trotskistes, léninistes et même anarchistes (peut-être les plus sympathiques, guère les plus intelligents). La gauche fructifie sur sa propre débâcle et jouit de son déplorable échec à renverser le vieux monde en *gérant* la séparation entre sa pratique réelle et ses conceptions théoriques, issues de la pensée de Marx mais depuis longtemps gélifiées en une idéologie brutalement coupée de la compréhension du mouvement du temps, et à peu près aussi cadavériquement inutiles que le seraient des conseils d'horticulture assenés par un cosmonaute depuis son spoutnik en orbite autour de la lune.

Lénine et Trotski, en assimilant le pouvoir abstrait du prolétariat à celui très concret et inévitablement mortifère de l'État, se sont enlisés dans un despotisme bureaucratique dont s'inspirèrent tous les totalitarismes marxistes.

Le fascisme, lui, est « l'archaïsme techniquement équipé », précurseur du spectacle moderne ; sa coûteuse utilité fut pour le capitalisme celle d'un molosse surarmé ayant efficacement décimé le mouvement ouvrier européen, mais qui doit disparaître en tant qu'absurdité économique – une dilapidation des moyens du capitalisme, en même temps qu'une préfiguration de ses plus récentes méthodes –, absurdité inadmissible par définition pour « la liberté dictatoriale du Marché, tempérée par la reconnaissance des Droits de l'homme spectateur ».

Quant aux anarchistes, par impuissance théorique, ils assurent le retour de la domination *en leur sein* sous une fausse considération pour l'unanimité des décisions pratiques – fausse car *purement idéologique* –, sans tenir compte des conditions d'applicabilité de ces décisions par l'ensemble de la population dont la liberté est en cause. Cette faiblesse théorique substantielle de l'anarchisme explique d'une part l'impossibilité *stratégique* de fédérer sa pratique insurrectionnelle, par conséquent de lui assurer la victoire. Retour du bâton de la séparation illustré en 1936, explique Debord en conclusion de la thèse 93, par « l'exemple d'une infinité d'insurrections anarchistes en Espagne, limitées et écrasées sur le plan local ».

Mais surtout, cette séparation d'une idéologie qui n'est plus corrigée et affinée par la pratique, qu'elle dicte sans se soucier des sautes de vent historiques et sans connaître l'art de la boussole et du portulan de la pensée, permet la manipulation par quelques plus fins experts policiers de son fanatisme inconsidéré. Telle est la candeur des plus radicaux groupes armés, et la fatale illusion de tous les terroristes.

Prescience de Rilke

Concevant le Spectacle comme « une *Weltanschauung* devenue effective, matériellement traduite », « une vision du monde qui s'est objectivée », et faisant remonter cette *vision* du monde aux prémisses – platoniciennes, même si Debord ne le précise pas – de la déhiscence entre l'existence et sa représentation ; améliorant de la sorte, à la suite de Marx, la dissociation élaborée par Hegel puis Feuerbach, Debord construit sa critique du capitalisme contemporain selon une perspective qui n'est plus seulement historique, socio-culturelle, géopolitique, ni même simplement économique, mais proprement *métaphysique*.

Il n'est pas faux de prétendre que Debord a des précurseurs (et il est fréquent qu'on ne lui en découvre que pour s'épargner de le lire), mais ce ne sont pas souvent ceux que l'on dit. Rilke et Heidegger sont ainsi de plus judicieuses pistes qu'Adorno ou Lefebvre.

La séparation chez Debord n'est pas très éloignée de l'*Abschied* chez Rilke – que Brokmeier rend précisément par « séparation » dans sa traduction des *Holzwege*. Conformément à l'analyse qu'en fait Heidegger dans « Pourquoi des poètes ? », la « séparation » rilkéenne est déterminée par l'organisation technique de l'étant, qui objective tout le rapport de l'homme à l'être « sur le fond de l'aversion », précise Heidegger, contre cette « pure perception » que Rilke nomme « l'ouvert », soit un accueil sans borne et infini de l'être, tel que la pensée et la poésie y ont accès en dehors – à la fois en deçà et au delà – de son démembrement ravageur par la perception savante et le calcul.

« La production technique est l'organisation de la séparation », écrit Heidegger. La séparation accompagne d'emblée la perception humaine, qui pose le monde en vis-à-vis et impose cette limite et cette borne à tout ce qu'elle peut ainsi envisager. Conçu en 1946, le discours *Pourquoi des poètes ?* de Heidegger est précurseur d'une pensée de cette connivence essentielle qui imprègne la science, le totalitarisme et le capitalisme :

« La science moderne et l'état totalitaire constituent, en tant que conséquences nécessaires du déploiement essentiel de la technique, en même temps sa suite. Il en est de même pour les forces et les moyens mis en œuvre pour l'organisation de l'opinion publique mondiale et des représentations quotidiennes des hommes...

L'humanité de l'homme et la choséité des choses se diluent, à l'intérieur du propos délibéré d'une production, dans la valeur mercuriale d'un marché qui non seulement embrasse, comme marché mondial, la terre entière, mais qui, en tant que volonté de volonté, tient marché dans l'essence même de l'être et fait

ainsi venir tout étant au tribunal d'un calcul général dont le règne est plus tenace là même où les nombres ne paraissent pas en propre.»

Et comme Heidegger démontrera que l'essence de la Technique n'est rien de technique (« Cette technique », glosa Debord dans une lettre à Jaime Semprun du 1^{er} juillet 1986, « qui nous a menés si lestement, et comme sans débâter, de Cro-Magnon à Tchernobyl. »), Debord ne rapportera pas tant le monde des images au mode sophistiqué de production et de diffusion des reflets reproductibles, qu'aux rapports socio-économiques entre les humains, médiatisés par des chimères et esclavagisés par l'argent – soit la spéculation de la mort sur l'inépuisable potentiel énergétique du vivant – devenu autonome sous la forme saturée de l'image.

Or, chez Debord comme chez Heidegger, l'organisation du monde repose substantiellement sur la conception que l'homme s'impose du temps.

Être l'histoire

Ses « hypothèses sur le temps historique », occupant les cinquième et sixième chapitres de *La Société du Spectacle*, sont désignées par Debord à Juvénal Quillet, dans sa lettre de décembre 1971, comme « la recherche fondamentale » du livre. C'est en effet la partie la plus profondément originale, celle qui permet le mieux de déceler ce que Debord *ne doit pas* à la « séparation » de Feuerbach ni au « spectateur » de Lukàcs, aux œuvres majeures desquels il se réfère par ailleurs sous la forme de deux exergues, puis d'une allusion au style antithétique du premier, enfin plus longuement d'une page très critique consacrée au second, idéologue servile du bolchevisme qui ne sut pas rester digne de la puissante portée théorique de son *Histoire et conscience de classe* de 1922.

Le cinquième chapitre de *La Société du Spectacle*, « Temps et histoire », retrace le cours passionnant des péripéties du temps – depuis le « présent perpétuel » des sociétés archaïques jusqu’au temps « pseudo-cyclique » du spectacle contemporain –, élaborant une subtile théorie de la manière dont le pouvoir règne par la confiscation du *récit* de son passage – cyclique, irréversible, ou pseudo-cyclique –, et par la conscience ou l’inconscience que les hommes ont de la propre histoire *qu’ils sont*.

Entre le « présent perpétuel » des sociétés anté-historiques et son produit de synthèse qui fonde, préciseront les *Commentaires sur la société du spectacle*, le règne du spectaculaire intégré, « le monde a changé de base » – énonce la thèse 140 en détournant *L’Internationale*.

Le temps s’est spiralé hors de ses gonds, l’histoire imprègne les fibres de la société, la révolution bourgeoise a eu lieu et la Marchandise pesamment assis son règne, que Heidegger nommait en 1946 « l’inapaisement de la balance constamment évaluante ».

L’élaboration dans la vie et la pensée de Debord de ce que j’appelle la *diffraction du temps* ne se saisit qu’en contrepoint du « temps spectaculaire » – auquel est consacré le sixième chapitre de *La Société du Spectacle* –, dont la genèse est décrite dans le cinquième chapitre « Temps et histoire ».

« L’histoire a toujours existé, mais pas toujours sous sa forme historique », énonce Debord en détournant Marx. Depuis l’antiquité jusqu’à la révolution industrielle, deux types de *déni* du passage du temps coexistent telles deux nappes phréatiques qui confluent à la même source – l’histoire officielle – sans provoquer, jusqu’à l’apparition de la *marchandise*, de bouleversements tectoniques majeurs.

Ces deux dénis du temps, ces deux postures inconscientes de l'histoire vivante ne sont dissociées qu'autant que la société repose sur la distinction entre maîtres et servants. « Le raisonnement sur l'histoire est, inséparablement, *raisonnement sur le pouvoir* », assène la thèse 134. Mais leur dissociation est aussi la trace de leurs divergents destins. « *Les possesseurs de l'histoire* », écrit Debord dans la thèse 132, « ont mis dans le temps *un sens* : une direction qui est aussi une signification. Mais cette histoire se déploie et succombe à part ; elle laisse immuable la société profonde, car elle est justement ce qui reste séparé de la réalité commune. »

D'une part, donc, l'éternité factice et intestine du temps cyclique conçu sur le modèle du retour des saisons, propre aux sociétés nomades puis à la production paysanne. D'autre part, le flux des dynasties souveraines, dont le mythe, la légende, la chronique, enfin l'histoire, trame et transmet l'irréversible récit des frasques et des combats. Ce temps *artificiellement* irréversible, qui « coule au-dessus de sa propre communauté statique », ne se conçoit que dans une société hiérarchisée, et c'est celui des maîtres qui se sont emparés de cette plus-value temporelle comme ils jouissent de la plus-value limitée du travail agraire qu'ils dépensent en fêtes somptuaires ou en éruptions guerrières.

Mais les crépitements de la guerre, précisément, les troubles des invasions et les bouleversements de l'exil manifestent l'inquiétant scintillement du négatif, dont aucune société humaine ne saurait indéfiniment négliger la brûlante brisure.

Que l'écriture soit « l'arme » du temps irréversible, comme « les dynasties sont sa première mesure », justifie l'usage *diffraqué* du langage qu'aura constamment pratiqué Debord, par l'emploi dialectique de la contradiction, du détournement, de l'invective, de l'humour, voire du ton classique et de la citation érudite comme de la pensée la plus concrètement tactique... Car « dans

un combat de rue », écrira-t-il le 27 juillet 1970 dans ses *Remarques sur l'I.S. aujourd'hui*, « il faut encore penser ! ».

Ainsi, de même que raisonner sur l'histoire, c'est raisonner sur le pouvoir, le raisonnement sur le temps, l'histoire et le pouvoir, induit, sous l'inséparable forme d'une contre-offensive de chaque jour, un emploi subversif de la langue, ce que la thèse 204 nomme « le style de la négation ».

Vivre la diffraction du temps exige d'inventer sa propre poétique. De cette poétique – la pensée et la langue de Debord –, participe le « style insurrectionnel », ce langage de la théorie critique qui fait effraction dans le « langage dominant », renverse dialectiquement l'emploi des concepts les plus éculés, leur réinjecte de leur temporalité évaporée – « il inclut l'intelligence de leur *fluidité* retrouvée » –, et les consume au fur et à mesure qu'il les emploie.

Le style révolutionnaire combat le langage de l'idéologie par un potlatch du verbe, dilapidant la munition des mots, usant des concepts et des théories comme d'armes de guérilla, les rendant économiquement irrécupérables en les raffalant au cœur de la vaste cataracte du monde.

La manutention du monde

Voici l'époque de ce que Heidegger nomme la *Machination* : « L'ère de la parfaite absurdité, la parfaite absence de sens, est de ce fait celle de l'invention et de la propagation de *Weltanschauungen*, d'idéologies conformes à la puissance, lesquelles poussent à l'extrême toute calculabilité du “poser-devant” (représenter) et du “poser-debout” (fabriquer), parce que selon leur essence elles émanent d'une auto-organisation, ne reposant que sur soi, de l'homme dans l'étant, et de son empire absolu sur tout moyen de puissance, désormais étendu au globe tout entier. »

La révolution bourgeoise détrône l'antique temps irréversible en captant à son profit le monopole de l'histoire, auparavant réservé à la monarchie de droit

divin. L'irréversibilité du temps bourgeois est celui de la marchandise, c'est le temps du travail, le « temps des choses », soit le temps de l'économie industrielle qui possède cette particularité inédite dans l'histoire des hommes qu'il emporte avec lui le cours du monde *en le manutentionnant sans retour*.

Confisquant tel un trophée l'irréversibilité temporelle des maîtres anciens, la bourgeoisie a du même coup inoculé le virus de l'histoire à toute la pyramide sociale. Déchiquetant la membrane perméable qui protégeait peu ou prou le temps cyclique du temps irréversible, elle n'a pourtant pas permis aux travailleurs soumis à son triomphe de disposer librement de leur vie.

« Le principal produit que le développement économique a fait passer de la rareté luxueuse à la consommation courante est donc l'*histoire*, mais seulement en tant qu'histoire du mouvement abstrait des choses qui domine tout usage qualitatif de la vie. »

En répandant l'histoire bourgeoise à travers les veinules du corps social, l'hémorragie du temps soumis à la production des objets opère également une expropriation de l'homme par une machination sans précédent, plus radicale que toutes les injustices accumulées de la terrible cohorte des tyrans traditionnels. Imposant à tout et à tous sa chronologie technique, la Marchandise ne tolère aucune concurrence temporelle susceptible de freiner son inexorable manutention du monde.

Time is mine

Dans sa guerre contre la Manutention du monde, la diffraction dispose d'une devise : « Ne travaillez jamais ! ».

« Ne travaillez jamais ! » ne signifie évidemment pas : prenez des vacances, mais *assassinez ce faux temps* qui meurt d'autant mieux le monde qu'il est concrètement *mort*. Le travail-mort coagulé dans la marchandise pétrifie les vivants par sa fausse fluidité circulatoire saccadée en instants interchangeable,

dévalisés de toute intensité, purs produits de consommation d'une existence vouée à la vacuité.

Le désormais fameux *jamais* de Debord n'est pas un *nevermore* ; c'est un murmure tamtamé sur un mur, un dard empoisonné fiché dans l'épiderme du temps spectaculaire.

Le temps « pseudo-cyclique » du Spectacle, qui mime la régularité naturelle des saisons, n'est lui-même qu'une marchandise érigée par l'argent, matière première des nouvelles mines de sel planétaires où la survie de tout-un-chacun se paye chèrement et à crédit. Tel était le sens caché, dès l'aurore du capitalisme, du « *Time is money !* » de Benjamin Franklin. De sorte qu'à l'heure de son parachèvement spectaculaire, « la réalité du temps a été remplacée par la *publicité* du temps », comme l'enseigne la thèse 154.

« Le projet révolutionnaire d'une société sans classes, d'une vie historique généralisée, est le projet d'un dépérissement de la mesure sociale du temps, au profit d'un modèle ludique de temps irréversible des individus et des groupes, modèle dans lequel sont simultanément présents des *temps indépendants fédérés*. »

Cette thèse 163, qui conclut quasiment le chapitre consacré au temps spectaculaire, n'aura pas à attendre très longtemps pour rejoindre sa vérité pratique. Quelques mois seulement après que *La Société du Spectacle* a rencontré ses audacieux lecteurs, la vitrine du temps qui maintient la vie sous vide va momentanément éclater sous une volée de pavés hilares.

Stéphane Zagdanski